

## L'instant et l'éternité

Patricia Belzil

---

Number 66, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29535ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

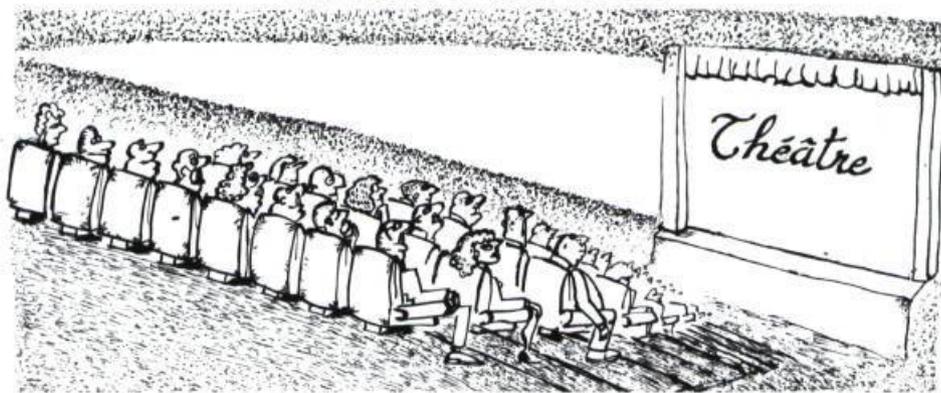
[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Belzil, P. (1993). L'instant et l'éternité. *Jeu*, (66), 141–144.

## Théâtre au ciné



Dessin :  
Jean-Pierre Langlais.

Patricia Belzil

### L'instant et l'éternité

[...] c'est bien la prise en compte du temps et de l'espace qui est la grande qualité du théâtre. Le cinéma et le roman voyagent, le théâtre pèse de tout son poids sur le sol.

Bernard-Marie Koltès, *Un hangar à l'ouest* (notes)<sup>1</sup>.

Entre le cinéma et le théâtre, mon cœur a toujours été déchiré. Fidèle à chacun, je pourrais me contenter de passer avec insouciance de l'un à l'autre. Ce ne serait alors qu'une question d'organisation, me taper par exemple le plus possible de gros noms au Festival des films du monde en août pour ne pas être surchargée pendant la saison théâtrale, sans passer à côté du petit bijou hongrois qui ne sera jamais acheté par nos distributeurs, et en souhaitant qu'il n'y ait pas chaque année des *Atrides* malencontreusement présentés en même temps. Pas toujours simple, mais faisable..., du moins si l'on est à la fois sans emploi et fortuné. Je ne me résous pourtant pas à cette attitude désinvolte, car mon déchirement entre l'écran et la scène ne se résume pas à une affaire d'horaire ou de tirelire : je cherche obstinément à savoir pourquoi diable j'ai besoin des deux. La vie serait si simple si je renonçais à l'un ou l'autre... Ainsi, je ne vais presque plus dans les musées et je n'assiste plus guère aux concerts rock dont mon adolescence s'est pourtant nourrie avec une belle fougue. Le cinéma et le théâtre, cependant, m'accompagneront toujours, m'envoûtant des délicieux atours qui fondent leur différence.

Il me faut bien l'annoncer sans plus de détours : c'est de cinéma qu'il sera question dans cette chronique. Dans une revue sur le théâtre, est-ce sacrilège? Pas tout à fait, puisque je ne m'intéresserai qu'aux films se rapportant au théâtre : adaptations de textes dramatiques, théâtre filmé ou documents sur le théâtre alimenteront ma réflexion sur

1. Texte paru dans *Roberto Zucco* suivi de *Tabataba*, Éditions de Minuit, 1990, p. 122.

le jeu, la dramaturgie, le point de vue, la réception. En somme, je profite joyeusement de la liberté qui m'est accordée ici pour réconcilier mes deux passions et me lamenter tout à mon aise sur ma bigamie de spectatrice.

Une observation prosaïque d'abord. Quand j'assiste à un mauvais film et que je sens que je perds mon temps, je ne me gêne pas pour sortir. Quand je m'ennuie ferme au théâtre, je ne quitte pas la salle. Je bouge sur mon siège, je soupire, je souffre un peu, mais je reste là. S'il y a entracte, alors seulement je me sauve. En m'esquivant pendant le visionnement d'un film, je dérange peut-être les autres spectateurs, mais les images, placides, continuent de défiler à l'écran. Au théâtre, si l'on vide peu à peu la salle, ce n'est pas poli pour les acteurs, ça les déconcentre, mais ce qui me retient surtout de m'éclipser parfois, c'est d'imaginer ce qui va arriver si tout le monde s'en va. Cette vision effarante d'un théâtre sans public a quelque chose de funèbre. J'aime le théâtre parce que s'y déploient la fragilité de la vie même, l'équilibre délicat du rituel comme processus vivant, organique, mû par la chaleur humaine seule; et j'aime le cinéma précisément pour la raison inverse, pour sa finitude, son autosuffisance hautaine et rassurante.

Je suis de cette variété de cinéphiles qui peuvent revoir un film dix fois, ravis de retrouver sur la pellicule rayée les acteurs qui n'ont pas vieilli d'une ride et de les entendre dire au moment précis, avec la même intonation et la même lueur dans le regard, les paroles d'hier. Cet état d'éternité m'apaise : il est le contraire exact de la nostalgie, cette blessure que laisse le temps qui passe. Le personnage de théâtre vit avec l'acteur le temps des représentations, continuant d'évoluer d'un soir à l'autre. Retournez-vous le voir le lendemain, il n'est déjà plus le même. Dans cinq, dix ans peut-être, il vivra de nouveau par l'intermédiaire d'un autre comédien. Vos souvenirs sont heurtés, vous auriez voulu



Céline Bonnier (Constance)  
dans *Tectonic Plates*. Photo :  
Peter Mettler.

retrouver celui d'autrefois. Mais le personnage de théâtre se joue de votre mémoire et n'a que faire, à son tour, de la nostalgie : tout son corps vibrant témoigne qu'il vit dans l'instant présent, qu'il n'est pas un souvenir. Théâtre et cinéma prennent ainsi place aux pôles opposés du temps : l'un habite la fugacité de l'instant, l'autre s'inscrit à jamais dans l'éternité.

#### «Tectonic Plates»

Parfois le théâtre fait mine de déjouer le temps, de multiplier l'instant : le théâtre de Robert Lepage, par exemple, réussit ingénieusement à se promener dans le temps et l'espace, mais sans vouloir faire vrai comme au cinéma. Certes, il emprunte au langage filmique certaines formes : cadrage, découpage en plans-séquences, mais Lepage est un homme de théâtre, et cette utilisation de techniques cinématographiques ne fait pas de lui un artiste multimédia : même lorsqu'il recourt aux technologies proprement dites, il ne cède jamais à une «gadgétisation» qui dénaturerait le théâtre, car il subordonne ces technologies à l'image suggestive, métonymique, proprement théâtrale donc. La scène devient, littéralement, l'espace de l'*imagination*.

Qu'advient-il de cette théâtralité quand elle est transportée au cinéma? Le jeune cinéaste torontois Peter Mettler a tenté l'expérience avec les *Plaques tectoniques*<sup>2</sup>, film présenté au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal (FINC) en 1992. Si le spectacle du Théâtre Repère avait été filmé simplement, on aurait eu un précieux document d'archives, une mémoire. Transposé en une œuvre cinématographique autonome, il aurait certes perdu sa nature cérémonielle, mais pour emplir un autre espace, «voyager», selon l'image de Koltès. Ces deux options, Peter Mettler les a repoussées pour en proposer un curieux amalgame, baptisé du nom savant d'«adaptation-intégration». Le projet paraît fort érudit; le résultat est un produit laborieux qui ennuie, et qui finit par choquer, ce qui m'a permis de rester éveillée pendant la projection.

Le cinéaste ennuie en effet parce qu'il n'apporte à l'œuvre de Lepage aucune profondeur; au contraire, il aplatit ce qui en constitue le génie, c'est-à-dire la force évocatrice des images, en intercalant entre les scènes originales filmées des séquences tournées dans les lieux réels : promenade en gondole à Venise, combat entre Jacques et la déesse Skadi sur la côte d'Écosse. Dans certains cas, les envolées de Mettler creusent un espace pour l'onirisme, l'hallucination ou l'hypnose, mais de manière artificielle, de sorte qu'elles ne s'intègrent jamais aux scènes théâtrales. Les meilleures séquences sont celles où le réalisateur filme le spectacle de Lepage : la finale, notamment, où le réalisateur immobilise l'image par une suite de plans-secondes, figeant les tableaux vivants que composent les personnages et qui évoquent les toiles de Madeleine, laisse entrevoir ce qu'aurait pu être ce film si Mettler avait utilisé le média du cinéma pour orienter le regard, croquer un tableau, imposer, en somme, son rythme et son cadrage. Ce qu'il a fait plutôt est de montrer les lieux hors-scène, de sortir, littéralement, de scène... mais tout en y restant accroché; le film, d'ailleurs, est soigneusement encadré par deux scènes : la toute première où l'on voit les estrades et l'espace scénique, et la dernière, où de nouveau l'on revient sur scène avant les applaudissements du public et le salut des

2. *Tectonic Plates*, Canada, 1991, 106 min., fr./angl., s.t.

comédiens. Tout au long du film, où sommes-nous? Sur scène parfois, et parfois en train d'errer au cimetière du Père-Lachaise, de voguer sur les canaux de Venise, de regarder passer le métro de New York... Bien sûr, Lepage propose cette dérive, cette errance, ce partout. Mais pourtant son théâtre «pèse de tout son poids sur le sol». Ce qu'on y entend du passage du temps, du souvenir, de l'oubli, de la mobilité de toute chose, nous parvient avec d'autant plus d'écho que c'est à partir du lieu et du temps uniques de la représentation que nous



envisageons ce voyage spatio-temporel. Quand Mettler, chaussant ses gros sabots, vient nous *montrer* Venise, il avoue qu'il ne fait pas confiance au travail de Lepage. Quitte-t-on New York pour Montréal, Mettler prend le soin inutile d'insérer un plan insistant de la croix du Mont-Royal, suivi d'une vue panoramique de Montréal.

Jacques (Robert Lepage), émasculé par la déesse Skadi (Lorraine Côté) dans *Tectonic Plates*. Photo : Johnny Eisen.

C'est ici que l'ennui fait place à l'indignation. Pourquoi, mais pourquoi n'a-t-il pas filmé exclusivement la représentation? Mettler veut participer. En effet, pour couronner le tout, le générique du début nous apprend que ce film constitue une étape dans le processus de création, qu'il en est une mouture. Or, quel est l'apport de Mettler à l'univers des *Plaques*...? Nul, si l'on excepte, bien entendu, les petits ornements que constituent les séquences hors scène. Mettler, avec cet objet qui butine du cinéma au théâtre, n'a pas réalisé la rencontre qu'il promettait entre ces deux arts; il n'a réussi qu'à creuser l'écart entre eux.

Le FINC, contrairement à ses éditions précédentes, ne m'a pas offert autre chose à me mettre sous la dent, puisqu'il ne présentait pas une véritable sélection de films sur le théâtre ou de théâtre filmé. Outre *Tectonic Plates*, on ne trouvait qu'une adaptation de *la Visite* de Jorge Diaz, auteur chilien, par Jorge Fajardo<sup>3</sup>. C'est dommage, car ce Festival, avec ses films sur les arts visuels, la danse, la littérature, ouvre le septième art à la célébration de tous les arts, parmi lesquels le théâtre est sans doute son plus proche parent. ◆

3. Par ailleurs, un documentaire sur l'univers ducharmien, *La vie a du charme* de Jean-Philippe Duval, faisait une incursion dans l'œuvre dramatique de l'auteur, en présentant des extraits des mises en scène récentes de Martin Faucher et de Lorraine Pintal et des entretiens avec ceux-ci et de nombreux gens de théâtre.